

Soudain le Minotaure

Marie Hélène Poitras

Numéro 67, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poitras, M. H. (2004). Soudain le Minotaure. *Brèves littéraires*, (67), 20–22.

MARIE HÉLÈNE POITRAS

*Soudain le Minotaure**

*Prix Jacqueline-Déry-Mochon
Première mention*

Me sauver. Essayer encore. Logiquement, il n'y a que cette issue de valable, on se fout du reste. Je suis très occupée à me demander comment faire pour m'épargner. La peur vient après, lorsqu'on est en mesure d'évaluer ce qu'on a évité. La peur que tout se reproduise, la conscience de l'avoir échappé belle à cause d'un détail. La peur de cette évidence à laquelle on ne veut pas se rendre : on est chanceuse d'être en vie, la peur de n'avoir plus jamais confiance dans le monde, la peur quand une amie d'enfance croisée quelque part arrive par-derrière et vous cache les yeux en vous demandant de deviner qui c'est. La peur de n'être plus capable de porter de colliers, la panique lorsque ceux qui vous aiment vous enserrent trop longuement. La peur des garde-robes. La peur de rentrer seule à pied. La peur des ruelles et des rangées d'automobiles. L'accélération des pulsations cardiaques au moins trois fois par jour parce qu'un mur a craqué.

* Éditions Triptyque, Montréal, 2002, p. 115-117.

Me sauver, oui. Je cours, comme dans les cauchemars, en avançant dans le vide. L'agresseur s'affole, m'administre deux directs dans le ventre (mes mains sont attachées dans mon dos ; je ne peux qu'encaisser, le souffle coupé) et me ramène en bon prince jusqu'à mon lit. La douleur m'en fait perdre des bouts. Une lame tiède sur ma gorge. Il est furieux, je lui demande ce qu'il veut à travers le bandage appliqué sur ma bouche, comme si je ne m'en doutais pas. Je m'agite et ne pense qu'à fuir. Je voudrais disparaître ou ne pas exister. La collaboration initiale, c'était pour lui laisser le temps de partir avec mon ordinateur et ma télé, pas pour me faire administrer une raclée ou subir un viol. Mais il est trop tard. Qu'est-ce qu'on est faible quand on est privé de ses sens !

Et s'il avait peur lui aussi ? Il est assis sur mes côtes et je tente de lui envoyer quelques coups de genoux par-derrière, sans grand succès. Je ne vais pas me rendre. Je voudrais lui faire mal, mais le voilà devenu désespérément agressif. Il s'installe au-dessus de mon oreiller et, dans le but de me faire taire, applique ses deux pouces en cuir autour de mon cou ; en poussant des cris ridicules, il tente de m'étrangler.

Être sous l'eau dix secondes de trop. Se faire caler au fond d'une piscine par un inconnu. Le sauveteur somnole. Mes cris restent noyés dans l'eau, ravalés par le chlore. Des gens circulent en pensant que nous jouons, que ce corps parasite s'attache à moi dans un délire d'amitié. Le sauveteur réprimande un enfant turbulent, cependant que je me noie, moi.

Être assise sur une chaise électrique, sentir mes yeux éjectés hors de leurs orbites avant de gagner la mort. Comprendre pourquoi le ruban sur mes paupières : éviter deux excavations au milieu d'un visage ravagé. Ne plus pouvoir respirer, dix secondes durant, dix secondes de trop, car ma bouche est bâillonnée, mes mâchoires soudées, et mon nez, bouché par un rhume qui court.

Être astronaute et échapper sa bombonne d'oxygène dans l'espace. Regagner la fusée, mais n'avoir plus rien à inhaler. Vouloir attraper des poignées d'air, sans succès. Être désemparée et impuissante. Espérer que je joue dans un mauvais film, croire que c'est peut-être un cauchemar, ne pas me résigner. Souhaiter que la piscine se vide en un temps record, croire qu'une panne d'électricité pourrait me sauver juste à temps de la chaise, regarder par le hublot de la fusée et y apercevoir la bombonne d'oxygène.

Au mieux, ce serait un rêve dans un rêve.